Document generated on 04/28/2024 3:19 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Si les réalisateurs français étaient riches

Number 14, September 1958

URI: https://id.erudit.org/iderudit/52226ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this document

(1958). Si les réalisateurs français étaient riches. *Séquences*, (14), 33–34.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1958

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Si les réalisateurs français étaient riches

Un journal français, L'EXPRESS (4-9-58), a posé à quelques réalisateurs français la question suivante : "Si vous aviez deux cents millions de francs à votre disposition sans qu'aucune servitude (scénario, vedette, etc. . .) vous soit imposée, quel film tourneriez-vous ?"

Voici les principaux extraits des réponses de six réalisateurs bien connus :

René Clair, 60 ans, 26 films

Le cinéma s'adresse au public, au public le plus large, et je suis de toutes mes forces contre le cinéma esthétisant, contre le film qui ne satisfait que la vision de son auteur. Votre question est même une question réactionnaire. Le cinéma est fait pour distraire et pour plaire à tous. Là-dessus, vous allez crier au scandale, me dire que de grandes oeuvres ne voient pas le jour faute de liberté. Je n'en crois pas un mot. A part Stroheim, il ny' a pas eu de grands films maudits. Tôt ou tard, le public reconnaît toujours une oeuvre et sait lui faire un succès. La communion se fait autour de la qualité. J'irai même plus loin. Je ne considère pas la censure comme néfaste. C'est une réaction de pays sain. Dans les pays totalitaires, il n'y a pas besoin de censure. Personne n'a plus rien à dire. Ce qu'il faudrait éviter, ce sont les films bas, de troisième ordre, qui ne sont pas plus du cinéma que les reproductions bon marché des tableaux de maîtres ne sont de la peinture.

Claude Autant-Lara, 55 ans, 30 films

Avec joie, je les prendrais ces deux cents millions, et je réaliserais enfin le film qui me tient tant à coeur et qui fut annulé quelques jours avant le début du tournage : "L'Objecteur de conscience." L'histoire de ce film est édifiante car les pressions les plus diverses se firent sentir dès l'élaboration du scénario. Un dossier fut constitué au service d'action psychologique du ministère de la Guerre qui eut pour premier objet de nous faire changer le titre du film qui devint : "Tu ne tueras point". C'était un film qui n'avait pas besoin d'un grand financement. On voyait mal comment nous pourrions ne pas le faire. Eh bien ! des manoeuvres souterraines ont été conduites de telle sorte que juste avant le début du tournage, les distributeurs ont résilié leur contact. Dans ces conditions, plus personne ne voulait risquer le moindre sou. C'était sans issue.

Jules Dassin, 53 ans, 13 films environ

Deux cents millions ! J'achèterais un théâtre. Je crois que j'ai la nostalgie du théâtre. J'aimerais faire une mise en scène à Paris. Mais puisqu'il est question de cinéma, il me plairait justement de tourner en Grèce une histoire de théâtre. Et puis en Amérique, un documentaire sur les noirs. Il me faudrait d'ailleurs une dizaine de fois deux cents millions. Il y a tant de films que je voudrais tourner : d'abord l'histoire du "Bill of rights". Un drame passionnant de 1785 à Philadelphie. La révolution avait été victorieuse. Une nouvelle Constitution avait été donnée au pays. Mais elle n'était pas assez libérale et quelques hommes se sont dressés pour entraîner les autres, qui avaient l'impression d'avoir gagné, à recommencer la révolution. Une révolution était nécessaire pour assurer la Révolution. Imaginez les conflits de conscience, la détermination quasi religieuse des meneurs, la victoire enfin de cette révolution en deux temps, quand ils obtinrent que le "Bill of rights" soit intégré dans la Constitution. Un autre film éternel serait merveilleux à tourner : L'histoire d'Antoine et Cléopâtre.

André Cayatte, 49 ans, 16 films

Je serais vraiment très heureux si une pareille offre m'était faite. Je pourrais enfin tourner le film que je veux réaliser depuis plusieurs années. Deux cents millions, on m'en propose bien davantage très souvent, mais la liberté, on me la donne au compte-gouttes. Je n'ai jamais pu tourner "L'affaire Seznec", je ne tournerai peut-être jamais "Liberté, Egalité, Fraternité". Je ne renonce pas, j'ai le temps. Mon sujet ne semble pas, hélas ! prêt de se démoder. C'est l'histoire d'une bande de squatters qui occupent une prison désaffectée le jour du 14 juillet. Cela se passe dans une ville de province. La prison est si délabrée que les prisonniers, à force de grève, ont fini par se faire déplacer. Mais alors que tout le monde danse sous les lampions, les squatters s'installent. Les gendarmes sont obligés de les chasser. C'est en somme la prise de la Bastille à l'envers. Je veux montrer à quel point la liberté est devenue une illusion, l'égalité un mensonge et comment reste la fraternité, notre seul espoir.

Alexandre Astruc, 35 ans, 3 films

Votre question pose un faux problème. Cela n'a aucun intérêt d'avoir deux cents millions pour

travailler pour soi tout seul. Je suis persuadé que ce serait un mauvais service à rendre au cinéma que de laisser les réalisateurs à leur seule inspiration. Ils feraient des films trop esthétiques, trop littéraires ou trop ésotériques, qui dégoûteraient franchement le public du cinéma. Ils feraient des films "pour eux" alors que la fonction du cinéma est de viser la masse. Cela dit, le public est un élément féminin, qui se forme et se modèle, et qui est prêt à recevoir. Il ne faut donc pas flatter ses désirs les plus simples et les plus faciles, mais lui donner petit à petit le goût du bon cinéma. Il faut que les réalisateurs soient de plus en plus honnêtes avec l'essence du cinéma. Je m'explique. Si un réalisateur doit traiter un sujet commercial, une histoire policière, par exemple, et qu'il fasse confiance à son titre "en or", à sa distribution attrayante, pour obtenir son succès "tout cuit", il n'est pas honnête. Il s'est contenté de tourner comme un marchand. Il a trahi le côté artistique. Le cinéma, c'est un mariage à part égale de l'art et du commerce. Il faut respecter les deux. C'est la loi du jeu. Mais si ce même réalisateur apporte à une simple série noire sa propre interprétation des événements, sa vision des choses, s'il raconte à sa manière en se préoccupant des images, des rapports des personnages ou de n'importe quoi en particulier, il devient honnête et le public cherche à comprendre ce qu'il a voulu apporter. Non, vraiment, avec deux cents millions, je ne tournerais rien d'autre que ce que l'on peut me proposer actuellement. Les sujets ne sont pour moi que des prétextes. Je peux projeter dans à peu près n'importe quelle histoire ce qui me tient à coeur. Un film, ce sont des images, un climat, une situation et l'histoire, ce n'est rien. Elle se plie à volonté.

Roger Vadim, 30 ans, 3 films

Pour moi, les histoires ne devraient pas avoir d'importance. La tentative de Tati, avec *Mon Oncle,* est passionnante à cet égard. C'est un film sans anecdote. Ainsi je ne peux pas vous dire ce que je traiterais, mais je sais comment je le traiterais. A la manière d'un documentaire, de la façon la plus objective possible. Je décrirais, par exemple, les rapports sociaux d'un groupe quelconque d'individus jusqu'à total épuisement de la situation. Je ne craindrais pas de provoquer l'ennui, et je chercherais à atteindre le maximum de vérité. En somme, je voudrais faire un film à voir dans mille ans, un film-témoin qui montre exactement sans fausse pudeur, sans peur des banalités ou des cruautés, comment nous vivons en 1958. Car la servitude essentielle du cinéma, vous la connaissez; non seulement il faut plaire, mais il faut plaire tout de suite.